

ZOOM



UN CŒUR DE TROP, de Brina Svit
Une Parisienne native de Slovénie part deux jours enterrer son père et se débarrasser de la maison du bord d'un lac donc elle a héritée. Elle avait envie de connaître une histoire d'amour courte et inoubliable, elle la vit brutalement, par surprise, et tarde à revenir en France tant elle jouit de cette idylle avec un médecin local. Son mari doit revenir la chercher. Le récit mélancolique de Brina Svit mène deux réflexions de front : l'une sur l'amour et le dilemme qui se pose un jour à un homme devant se décider entre deux femmes ou à une femme devant choisir

entre deux hommes ; l'autre sur le roman, sa vocation à divulguer vérités ou mensonges, sa capacité à révéler d'authentiques états d'âme sous des histoires convenues. La révélation vient à l'héroïne d'un manuscrit laissé par son père, qu'elle lit avec autant de trouble que de réticences et par lequel l'attachante Brina Svit se pose autant de questions sur l'amour que sur la littérature.

J.-L. D.
Gallimard, 204 p., 16,90 €.

À CONTRE-JOUR(NAL), de Claire Fourier

Elle a signé un très sensuel *Métro Ciel* qui fit date, de nombreux textes aussi sensibles, imbibés de vie, qu'insolents, ainsi que des haïkus et, récemment, un érotique *Saint-Amour*, les vignes du rêve sous pseudonyme (mais sa bibliographie la dévoile en Béatrice Clairhell). L'indomptable Claire Fourier ne figure toutefois dans aucun gotha et risque de ne pas générer l'automatique recension dont bénéficient les plumes célèbres qui se lancent dans pareille entreprise. Ce serait dommage pourtant de passer à côté du journal qu'elle s'est astreinte à tenir entre le 1^{er} novembre 2004 et le 31 octobre 2005. Car le tempérament, le bon sens, la culture et l'intelligence de cette Bretonne sont de nature à faire réfléchir sur l'état du monde et de la France. Personnel ô combien, tour à tour acide et sucré, s'autant de Teilhard de Chardin à Nicolas Sarkozy, à l'affût de Nietzsche et du tsunami, Claire Fourier lit, écoute la radio, va au cinéma, papote et commente à sa manière une actualité aussi déroutante sur le plan privé que sur le plan public. Elle parle de tout, sa solitude, Dieu, le sexe, toujours curieuse, incorrecte, tonique, et son journal est le contraire d'un « blabla », d'un bout de bout de brèves de comptoir. J.-L. D.

Ed. Jean-Paul Rocher, 374 p., 23 €.

NOIR DEHORS, de Valérie Tuong Cong

Le 14 août 2003, New York est soudain plongée dans le chaos et les ténèbres à la suite d'une panne électrique géante. C'est le black-out sur la ville qui ne dort jamais. Pour son cinquième roman, Valérie Tuong Cong s'est inspirée de cet événement pour croiser les destins de trois êtres solitaires : Naomie, « pute à crack » retenue prisonnière dans un bar de Brooklyn ; Simon, avocat médiatique, las d'une vie qu'il cherche à fuir dans les bras d'une femme virtuelle ; et Canal, orphelin recueilli par un vieux Chinois qui l'exploite. De l'un à l'autre, sur un rythme enlevé, nerveux, la romancière fait entendre, à travers ses voix qui se révèlent à elles-mêmes, les peurs, les incertitudes, les blessures des ces vies qui, à la faveur de cette nuit singulière, trouveront le chemin de la rédemption. Ch. R.

Grasset, 210 p., 14,90 €.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MON PÈRE, de Nicolas Cauchy

Dans la nuit, à bord d'une Porsche qu'il a volée, Simon fuit après avoir commis l'irréparable. A l'arrière, se trouve le corps enveloppé de sa petite fille, sur lequel il jette un regard aussi bienveillant que terrifiant. Car l'impensable, c'est elle, cette fillette qu'il a tuée après avoir appris à l'aimer, sur le tard. Trop tard pour apprivoiser un sentiment qu'il n'avait jamais connu, même pour sa fille aînée. Alors qu'il roule vers les montagnes, une voix étrange – que l'on pourrait prendre pour celle de sa conscience – ressasse une vie construite sur le mensonge, la duplicité, les tromperies et le calcul. Une existence maîtrisée à l'extrême qui va dérapier sous le coup d'une passion trop forte. Aux rives de la folie, on est saisi par ce premier roman de Nicolas Cauchy qui, entre le trouble et l'effroi, nous fait découvrir une voix des plus prometteuses. Ch. R.

Ed. Robert Laffont, 180 p., 16 €.

Rencontre « Pandémonium », texte charnière d'une œuvre impressionnante

Les démons familiers de Régine Detambel

Elle a changé, Régine Detambel. « Vous trouvez ? » Oh, c'est imperceptible. Une manière de sourire un peu plus largement. D'un peu moins s'effacer. Elle a fait faire des travaux dans sa maison de Juvignac non loin de Montpellier. Agrandi son bureau. Tout est blanc. Le sol, les murs. Les livres sont rangés par ordre alphabétique. Aucune place pour le désordre. Les documents sanglés dans des chemises. Les classeurs alignés. Ici, pas de souvenirs, de bibelots. « Je déteste mon enfance, dit-elle comme une évidence. Je me débarrasse du lest. Je n'aime pas le passé. Pas de passif, pas de mémoire. » Elle ne racontera pas ses premières années en Moselle, son adolescence meurtrie, les deuils impossibles. « J'ai toujours réagi comme si j'étais abandonnée... »

PANDÉMONIUM de Régine Detambel.

Gallimard, 192 p., 16,90 €.

qu'elle a fait tous ses livres. Régine Detambel est un de ces auteurs sauvés par l'écriture. Un parcours de survie tracé ligne après ligne. Depuis l'âge de 11 ans, elle noircit du papier. De petits romans, des nouvelles, un *Bob Morane* qu'elle réécrit entièrement avec des synonymes, des journaux, des poèmes échangés aux copines de lycée contre des cigarettes. Vocation d'écrivain. Depuis 1990, l'année où sortent chez Julliard *L'Amputation* et *L'Orchestre et la Semeuse*, elle a publié quinze romans, six « textes brefs », deux essais, deux recueils de poésie, plus une vingtaine de titres en littérature jeunesse et une foule d'articles dans les revues.

« *Ecrire est la seule chose qui me garde en vie*, explique-t-elle. *Sans cesse, je pense à ce que je rédigerai ensuite, au prochain bouquin. A l'avenir, en fait.* » Et elle va de l'avant, se servant des éclats de son passé haï. Tout se retrouve épars. Tout est vrai à distance. Tout est réinventé. Refait. Repris. Recousu. Rebrodé. On

file sans cesse de l'explicite à l'effleure. Son apprentissage d'auteur dans *L'Écrivain*, ses rages au collège dans *La Quatrième Orange*, l'évocation d'un petit frère mort-né dans *Le Vélin...* Permanent paradoxe. Ce qu'elle rejette avec tant de détermination lui permet de parler au mieux, au plus près des battements d'enfance, des élans de l'adolescence, du trouble, du désir. Avec Detambel, on approche les émotions premières. Une sauvagerie tendre à l'image de cette nature que l'on trouve tapie dans le feuillage des jardins. Les plantes, les arbres, les bêtes, les bestioles, font presque à chaque fois le décor bruisant de ses textes. Ce sont des mues de lézards ou de couleuvres trouvées sur la terrasse, des chènes à l'écorce moussante des lessives qu'on a fait bouillir à leur pied. En 1997, Régine Detambel publiait *Colette, comme une Flore, comme un zoo*, petit lexique en herbier et bestiaire des

métaphores de l'auteur de *La Treille muscate*. Pont jeté littéraire avec ses séjours de répit chez ses grands-parents ? Peut-être. « *Mais ce sont les livres que j'aime, insiste-t-elle. Avec eux, il se crée quelque chose de soi dont on n'a plus à souffrir.* » Chacun a ses étapes intimes et secrètes. Apprendre qui l'on est. C'est à croire qu'il arrive un moment où il devient possible de porter ses démons comme un fardeau léger.

Malaise doux

De démons, justement, il est beaucoup question dans son dernier roman. *Pandémonium* est une fable cruelle sur les secrets de famille, les silences, les lâchetés. Jusqu'en 1945, Joachim Wagner, ses frères et leurs épouses ont dirigé La Gloriette, une maison de retraite du Midi où il ne faisait pas bon être pensionnaire. Extorsion de fonds et brutalités. Poursuivis en justice mais condamnés à pas grand-chose, les Wagner se sont retranchés dans la propriété pour le reste de leur existence. Ils la rebaptisent « Pandémonium », du nom de la capitale des enfers. Pas de messes noires dans ce huis clos mais des grenouillages venimeux, qui pèsent lourdement sur les quatre générations enfermées dans la maison. Un étrange accident. Un meurtre à l'arsenic. Ça grince, on ricane, on frémit. Nicolas, l'arrière-petit-fils de 16 ans de Joachim, et Eva, la toute jeune garde-malade parviendront peut-être à rompre le cercle. Régine Detambel a rassemblé dans ce livre en charnière une incroyable puissance d'imagination et d'évocation. C'est un malaise doux qui fait l'échappée belle. Toute son œuvre s'y concentre. Ses obsessions, ses craintes, ses souvenirs balayés, sa force d'écrivain. Tout est lié, serré et étonnamment libre. Trois années pour l'écrire. La hâte n'est plus la même. Laisser filer le temps, est-ce que cela ne change rien ?

XAVIER HOUSSIN

Signalons aussi *Les enfants se défont par l'oreille*, de Régine Detambel, éd. Fata Morgana, 48 p., 9 €.

Extrait

« Après quinze mois passés sous le même toit que les démons, la jeune Éva avait seulement remarqué que les vieux avaient pris l'habitude de regarder le ciel. Joachim possédait une lunette et s'intéressait beaucoup à la lune, qui était ancienne ou nouvelle ou absente. Suzanne s'était initiée à l'aquarelle auprès de la grosse Olive (...). Athéna prédisait la pluie. L'un des plus remarquables traits de son caractère était l'extrême superstition qui l'autorisait à tirer de toute chose un présage et qui lui faisait faire un oracle d'une chenille écrasée ou d'une vieille pomme. Naturellement, Eva ignorait que cette faculté s'était encreur accrue après le procès, quand Athéna se rendit compte qu'en ce monde on vit mieux en disant la bonne aventure qu'en racontant la vérité. »

Hubert Lucot et le récit d'une brève incandescence érotique L'œuvre de chair

Depuis Marcel Proust, il est impossible de raconter sa vie sans accompagner son récit d'une interrogation sur la mémoire et sur le langage. En fait, cette impossibilité est bien plus ancienne, elle est même secrètement, à l'insu de l'auteur, fondatrice de tout geste autobiographique : on n'écrit pas sa vie à l'écart, exonéré d'elle, et l'écriture, même vouée à la remémoration, fait partie du présent de la vie.

Hubert Lucot, à la fin de son livre, tandis qu'il reprend, de façon linéaire, la matière de ce roman – « *l'histoire de son premier amour* » – avance cette remarque, prélude à une réflexion sur le temps : « *Notre mémoire ne suit pas l'ordre chronologique, c'est l'intellect qui, s'interrogeant sur elle, croit bon de lui proposer le rail d'un univers unidimensionnel.* »

Mais profitons de cette reprise pour résumer sommairement *Le Centre de la France*. Ce titre désignant à la fois un lieu réel, mais où l'on ne parvient pas, et métaphoriquement, la géographie charnelle du plaisir. Hugues Boucot, 18 ans, khâgneux, secrétaire de la cellule communiste des élèves de Louis-le-Grand, doté d'un père, d'une mère, et de toute une famille, couche (c'est sa première aventure) avec Agnès Noirot, mariée avec Marc ; elle a 37 ou 38 ans.

Amours balbutiantes

Agnès, sous le nom « *de chair* » de Trèfle, devient la maîtresse d'Hugues. Nous sommes en 1953-1954. Entre les Boucot et les Noirot, dans un milieu petit-bourgeois parisien, un peu intellectuel, un peu artiste, des relations étroites existent, qui vont compliquer les amours ardentes et balbutiantes du narrateur.

Plus tard, ce constat du jeune amant : « *L'adultère n'ajoutait aucun piment au beau corps et au visage expressif qui me stimulaient et dont le sous-sol me rassasiait en ceci que la tristesse post-coïtum se transformait vite en la joie de recommencer.* »

Ces quelques mois d'incandescence érotique – Trèfle ne correspond pas au modèle de l'initiatrice, elle a trop de désir en elle – ne sont pas séparés du temps intime, familial, historique, pas suspendus au-dessus de lui. Il y a un avant et un après. Il faut même dire davantage. La mémoire n'est pas essentiellement individuelle : « *Aucun trait ne constitue un souvenir individuel ; au passé simple ou composé, le temps substitue l'imparfait.* »

L'avant, « *est-ce en 39, en 42 ?* », l'enfant, assis sur les genoux et la jupe blanche de sa future amante, prépare sans le savoir la prochaine célébration sensuelle. Le pendant, c'est, classiquement, « *sur le divan en décembre 1953* » : « *La cérémonie est une nuit de noces consommée en plein jour dans la gloire du soleil blanc.* » Le divan de Croissy annonçant lui-même une chambre de l'Hôtel Casablanca, dans le 15^e arrondissement de Paris.

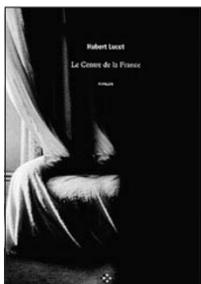
L'après, lui, est pluriel, « *comme si tout morceau de temps avait le génie temporel de se déplacer dans les autres temps* ». C'est d'abord celui qui suit l'aventure, celui de la rencontre avec Agnès trente ans plus tard, du ressenti-

ment, des relations tendues avec Marc, de la vieillesse... C'est surtout le temps de l'écriture du livre qui rameute et organise la matière de « l'œuvre Trèfle ».

Les chapitres du livre, distribués selon un agencement complexe, sont datés du 14 juillet au 2 août 1989. En mai de cette année-là, le narrateur recevait le faire-part de décès d'Agnès Noirot. Trois dimensions, trois axes, permettent à Hubert Lucot de nourrir et de développer son récit : le temps, l'espace et le langage. A cela s'ajoute, le sujet même du livre : « *le sexuel* », en tant qu'« *évidence subtile* ». Les fils se croisent, se nouent, formant une étonnante matière narrative, d'une exceptionnelle richesse. Les effets lyriques, le sentimentisme ou l'érotisme de pacotille sont absents. Une sorte de distance constitue le mode opératoire du livre. Il ne faut pas dissimuler les efforts qui seront nécessaires au lecteur pour entrer et circuler dans ce « *poème romanesque (ou roman par méditation)* ». Univers familial et expérience commune sont ici métamorphosés par la littérature. Une littérature qui ne se hausse pas du col, mais qui se pense constamment elle-même, avec une grande probité intellectuelle. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Signalons aussi un beau texte d'Hubert Lucot sur Cézanne, *Le Noir et le Bleu* (éd. Argol, 96 p., 18 €).



LE CENTRE DE LA FRANCE d'Hubert Lucot.

POL, 446 p., 24 €.

Le retour à la vie de Marie Billetdoux Acte de renaissance

UN PEU DE DÉSIR SINON JE MEURS de Marie Billetdoux.

Albin Michel, 270 p., 18,50 €.

C'est bien elle, et non sa sœur (qui de toute façon se prénomme Virginie). Raphaële Billetdoux, qui nous prouve une fois encore qu'elle est de ceux et celles qui « *écrivent* », s'offrant à ce propos le luxe et le risque d'une grosse colère contre un Goncourt récent, nous informe qu'elle est morte à elle-même, même si le carnet du *Figaro* a refusé de publier cet acte de décès. Elle se prénomme désormais Marie, annonce faite par un livre, merveilleux en ce qu'il dit d'elle et de sa vision de l'amour, autant qu'en ce qu'il annonce de sa renaissance.

Vive est sa dévotion à Paul Guilbert, l'homme qu'elle aimait et qu'elle enterra il y a peu, vives aussi sont les lettres (dont ce texte) qu'elle envoie à son éditeur, Richard Ducousset, auquel elle reproche de l'avoir oubliée, abandonnée. Marie Billetdoux (dieu merci, elle garde ce nom de jeune fille qui symbolise tant le message qu'elle glisse à Paul Guilbert post mortem) dit de son amant (épousé quinze jours avant sa disparition) qu'il la garda à vie de la déception amoureuse. Elle doute un temps de sa possibilité de continuer à faire face sans lui, ainsi que de son identité. Il y a dans *Un peu de désir sinon je meurs* un sursaut qui ressemble à une bouteille à la mer.

Du temps où Raphaële était son prénom de plume fragile et où elle attendait un mari, Marie Billetdoux racontait qu'elle passerait sa vie à se retirer « à

reculons dans une révérence infinie » (*Jeune fille en silence*). Puis, dans *L'Ouverture des bras de l'homme* et dans *Prends garde à la douceur des choses* (qui sont réédités au Seuil), elle se dépeignait en compagne potentielle non délivrée de sa pureté, croyant à l'éternité, certaine que l'homme qu'elle choisirait, il lui faudrait le mériter. Elle confirme aujourd'hui, et de quelle manière, qu'il n'est d'amour pour elle que « *dans la durée et l'abnégation* », et nie, avec quel panache, que cette fidélité, « *que le mort même ne saurait rompre* », soit une névrose.

Entendons-nous : il ne s'agit pas seulement ici, fût-il admirable, d'une sorte de sacrement qui ne souffre aucun démenti, mais aussi de la façon dont il est gravé. Ce qui saisit n'est pas seulement le renoncement de la jeune femme pardonnant tout, y compris les infidélités, choisissant d'être muette en société plutôt que de jacasser, préférant donner tout en privé plutôt qu'en public. C'est la grandeur d'un écrivain qui, en ne sacrifiant rien de sa pudeur, sait ce qu'elle doit livrer d'intime pour arborer ce qui était beau en lui, ce qui reste sacré en elle, et touche à l'universel.

Elle dit la gourmandise avec laquelle il se jetait sur son corps, pour exhumer ce qu'elle a retenu de la noblesse de cet homme soucieux d'avoir la charge de tout ce que ce corps « *exprime par soupirs* ». Elle confesse ce qu'il lui avoua, malade, preuve d'amour : « *Je suis seul à cause de vous.* » Elle ne regrette rien, ni d'avoir souri quand elle avait mal, ni de s'être laissée rogner les ailes. Tout cela dans un style qui la pose en grande amoureuse de la littérature française. ■

JEAN-LUC DOUIN